



PAGE DES ENFANTS



Causerie

Une noce de campagne

Ce tableau riant et pittoresque qu'évoque le nom de noce de campagne, a déjà bien perdu de son charme dans notre temps de banalité et de nivellement à outrance ; il est presque dénué, à présent, de ce cachet de simplicité et d'originalité qui existait autrefois dans nos provinces françaises. Quelques-unes ont cependant conservé des coutumes anciennes. Dans certaines parties de la Bretagne, par exemple, il est d'usage que le fiancé aille réclamer longuement sa fiancée, qu'on la lui refuse, qu'on lui présente à sa place une autre jeune fille, et qu'enfin, après avoir mis sa patience et son amour à l'épreuve de mille manières, on lui permette de conduire à l'autel l'épouse qu'il s'est choisie.

En Anjou, je ne sais si cela a jamais existé ; en tous cas, il n'en reste pas trace dans le pays. D'ailleurs, ce n'est pas cela que je veux raconter ici, c'est seulement une noce de vrais fermiers comme il en reste heureusement quelques-uns, que les mauvaises doctrines n'ont pas encore pervertis ; des gens qui ne se croient pas des savants parce qu'ils ont appris à lire et à écrire, et qu'ils possèdent de vagues, oh ! très vagues notions, sur quelques questions d'histoire, de géographie et d'arithmétique. Et puis, il est permis de se le demander, un paysan a-t-il vraiment besoin d'apprendre à compter ? Il calcule d'instinct, par une méthode qui lui est spéciale ; et allez donc demander aux vieux, aux anciens, comme ils disent, qui ne savent pas lire, qui ne peuvent signer, s'ils se sont jamais trompés dans un comp-

te ? Les meilleurs d'entre eux sont ceux qui n'ont pas fréquenté l'école et que l'enseignement primaire sans Dieu, tel qu'il est pratiqué dans nos campagnes, n'a pu gangrener. Ni Dieu, ni maître, voilà la devise des instituteurs qui ont la mission de les instruire. Ne vaut-il pas mieux qu'ils soient ignorants ?

La petite mariée qui quittait ce jour-là, la ferme paternelle, ne s'était pas crue obligée de revêtir la toilette blanche avec le voile de tulle. Elle avait compris, celle-là, que la grande coiffe de dentelle aux ailes blanches qu'elle portait habituellement le dimanche, convenait mieux à sa condition, d'abord, à sa physionomie ensuite, une grande écharpe de dentelle blanche garnissait le corsage de sa belle robe en soie noire ample et cosue ; ainsi vêtue, lorsqu'elle apparut à nos yeux, elle était aussi jolie et charmante que possible avec sa figure douce et grave, son air recueilli, calme et confiant.

Comme la paroisse était très éloignée de la ferme, il fallait que le trajet fut fait en voiture. Sur le siège de celle qui marchait en tête du cortège, le violon qui est toujours requis pour faire danser après le repas, égrenait tout le long de la route ses petits airs vieillots et simples, dont une grande partie se perdait dans les pas des chevaux et le bruit des roues, d'autant que ces voitures, de fabrication primitive, pour la plupart assez usées, sont un peu disjointes ; dans le pays on les appelle des "carrioles".

Mais qu'importe ; ces quelques notes que l'on perçoit par instant selon que le vent vous les apporte ou qu'il les emmène, égaient et réjouissent, déjà tous les visages sont détendus et riants. Ils le seront plus encore, lorsqu'après la formalité de la mairie, puis la cérémonie religieuse, tout le cortège ira boire dans une

auberge, toujours au son du violon, et que déjà quelques danseurs plus fanatiques commenceront à battre des entrechats, et à exécuter des pas variés de noms, mais pas de façon ; car c'est toujours un peu le même rythme, la même petite polka qui se replace à tout moment, dans chaque danse. Cependant, il ne faut tout de même pas trop s'attarder, à la ferme le grand repas est préparé, les servantes attendent. Aussi, à peine de retour, voilà tout ce monde en liesse attablé dans une grange tendue de linges blancs, sur lesquels sont épinglées des branches et des fleurs. En voici pour quatre heures maintenant, quatre heures d'immobilité dans une atmosphère étouffante, autour de tables exiguës et étroites, où l'on est mal assis les uns sur les autres. Puis ce sont entre les plats des attentes énervantes qui auraient tôt fait de lasser les plus patients convives, si ces convives n'étaient des paysans et par là même passifs et résignés. Habités à souffrir de toutes les incommodités, des excès de la température, à se passer de tout espèce de confort, à se coucher le soir moulus et brisés, la fatigue corporelle compte peu pour eux. Malgré ces désavantages, combien leur sort au fond, est moins pénible qu'il ne le paraît ! En apparence, ils sont "les damnés de la terre" ; nous jouissons en ce monde tandis qu'ils souffrent pour cultiver cette terre souvent ingrate et leur labeur fait vivre les autres. Triste destinée, semble-t-il. Oui, mais quelle chose rare que la paix morale de ces gens dans leur humble condition lorsqu'ils sont travailleurs et sérieux ! Esprits simples, cœurs droits, ils ne cherchent pas le pourquoi de tout et acceptent les choses comme elles viennent. Ils se choisissent librement, en dehors du cercle insupportable de considérations mesquines